

Jemmapes et son canton

AFFAIRES DE CŒUR

" Confiteor Deo omnipotenti, beatae Mariae semper virgini... amen ! "

Ne sachant pas la totalité du texte, nous psalmodions dans un latin de cuisine - inaudible pour le prêtre - afin de remplir les vides.

Messes, vêpres, enterrements, chemins de croix, baptêmes, mariages... tout était prétexte à " chikaïa " pour avoir le privilège de " servir ". En effet, nous étions rétribués :

- un franc pour les grands,
- cinquante centimes pour les petits.

Oui ! les grands - déjà cathécumènes - connaissaient ces bribes de latin du " confiteor " ; nous, les petits, non !

De ce fait, les grands parlaient, en taxi, servir la messe à Dem el Begra, tandis que les petits se voyaient confier l'office vespéral à Bayard.

L'équilibre était rétabli lors des mariages ou des baptêmes, car - en plus du " salaire syndical " - nous avions des gratifications supplémentaires largement distribuées par les familles en liesse.

L'équité prévalait également à l'heure de faire sonner les cloches, quand petits et grands se suspendaient aux cordes pour freiner leur balancement, puis pour " faire mourir " le carillon en douceur.

Quant aux jours de paye, ils donnaient lieu à une joie indécible, car ils favorisaient l'achat de friandises, mais aussi de la toupie ou du " taouat " que nous rêvions de posséder.

José TORASSO

PALUDISME

Je suis né à Jemmapes le 23 décembre 1913, et j'ai bien failli mourir trois ou quatre ans plus tard.

Victime d'une crise de paludisme " pernicieux " - comme on disait alors - je me suis trouvé plongé dans un coma profond pendant 48 heures.

Après avoir utilisé, en vain, tous les moyens de la médecine classique, ma mère et le docteur Gouvert décidèrent - d'un commun accord et en désespoir de cause - d'employer la thérapie que les musulmans utilisaient avant la découverte de la quinine.

Ils ont donc commencé par me desserrer les mâchoires avec un cuillère, puis ils ont fait couler dans ma bouche, goutte à goutte, de l'extraït de café, afin de soutenir le cœur jusqu'au moment où la crise eût atteint son paroxysme.

Le résultat fut inespéré.

Après cette alerte, comme nous étions tous - mes parents et leurs six enfants - impaludés à l'extrême, mon père demanda son affectation à Tizi Ouzou, qu'il obtint en 1919.

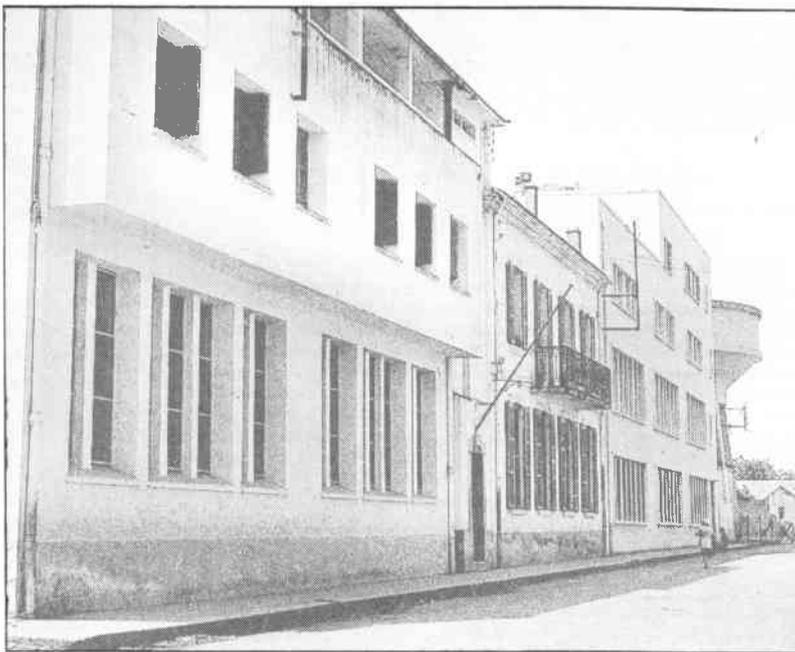
Romain DIVISIA



ÉCOLES

Combien d'écoliers ont-ils pu apprendre derrière ces façades ?

Certains ont fréquenté l'ancien bâtiment (en haut) ; d'autres, les deux ailes nouvelles (au-dessous) construites plus tard, au détriment de la charmante placette ombragée par laquelle on accédait à l'école



JEMMAPIADES HEXAGONALES

Le proverbe dit que " les absents ont toujours tort "... Eh bien, on pourrait ajouter : " les abstentionnistes aussi ".

Faute de s'être manifestés à temps (ni après le rappel paru dans le numéro suivant de notre bulletin), ils n'ont pu être pris en compte lors des inscriptions dans l'hôtel retenu.

Mais qu'y faire ? Ajouter des gaitounes dans les parcs ther-

maux, ou installer des fondouks aux abords des sources ? Les caisses de notre Amicale manquent de moyens pour cela.

S'il y a une prochaine fois, il conviendra que chacun se manifeste rapidement.

A bientôt - inch Allah ! - pour ce premier rassemblement hexagonal auxquels absents et abstentionnistes seront au moins présents par la pensée...

ECOT 96

Trois mois après la parution du numéro 39 de " Jemmapes et son canton " (au début de l'année), 126 compatriotes n'ont pas encore envoyé leur écot à notre trésorière Marguerite Tournier 34 C, av. Daniel-Féry, 93700 Drancy, ou par virement postal au C.C.P. Anciens Jemmapois : Paris 497628 P (soutien 100 F, ordinaire 50 F). Si ce O est marqué en rouge, c'est que vous êtes en retard de votre écot. Merci de bien vouloir régulariser dans les meilleurs délais.

ECOT 96

ELIE BALLE, VÉTÉRAN DE SOLFÉRINO, PREMIER DISTILLATEUR JEMMAPOIS

Le 6 août 1864, ma grand-mère Monge épousa Louis Elie Ballet. Il était né le 24 avril 1835 à Dompierre-les-Eglises, en Haute-Vienne. Son père Jean — de son métier fileur (1) — et sa mère Anne née Clémentine étaient tous deux d'origine paysanne. Ils avaient eu huit enfants, dont André, l'aîné et Louis Elie le cadet.

Le ménage habitait Magnac-Laval où il possédait un champ non loin du bourg ; un soir d'orage, ils reentraient en hâte de ce champ, leurs outils sur l'épaule, quand la foudre tomba sur eux et les tua.

Louis Elie fut recueilli par des parents ou des voisins. Sa condition d'orphelin chez des paysans pauvres, à part, durs, fut souvent pénible et douloureuse ; aussi peut-on penser qu'il considéra son départ pour l'Armée comme une délivrance : les exigences et les fatigues du métier militaire n'étaient pas pour l'effrayer.

Incorporé dans l'artillerie (en ce temps-là où les canons étaient souvent maniés à bras, on choisissait comme artilleurs les conscrits les plus robustes) il prend part à la campagne d'Italie dans l'artillerie de la Garde. Le 23 juin 1859, à Solférino, il est grièvement blessé. Ramené en France, il est libéré — peut-être réformé — après sa guérison.

Du récit de ses campagnes, grand-mère n'avait retenu qu'une anecdote. La voici.

Un matin, alors que le régiment s'éloignait d'un village aux abords duquel il avait bivouaqué, les artilleurs de la queue de colonne (où se trouvait mon grand-père) aperçoivent un porc dans un pré. Ils ralentissent la marche, se laissent distancer par leurs camarades et, persuadés de ne pas être vus, ils se jettent sur la bête, l'égorgeant et l'emportent.

Cependant, le propriétaire, caché derrière une haie, avait assisté à l'enlèvement. N'ayant pas osé intervenir sur le moment, il avait suivi la colonne et, à la première halte, était allé se plaindre au capitaine, lui désignant sans hésitation le groupe de mon grand-père.

On fouilla les bagages de la batterie, sans résultat. Le malheureux paysan était confondu et le capitaine le renvoya non sans l'avoir houspillé. La colonne reprit

sa marche ; nos artilleurs riaient sous cape.

Le soir, à l'étape, la soupe était maigre, dans les marmittes, sur les feux de camp ; sauf toutefois dans celles de la dernière batterie. Le capitaine, qui passait de groupe en groupe, s'arrêta, saisi par l'odeur, et demanda ce qui cuisait dans la marmite.

— *Du porc*, répondirent les artilleurs, *le porc du brave paysan qui s'est plaint à vous.*

— *Mais nous n'en avons trouvé aucune trace*, s'exclama l'officier en colère.

Alors, grand-père, de sa voix calme, lui dit :

— *Mon capitaine, les artilleurs ont des canons, et c'est dans le tube de nos pièces que nous avons dissimulé les meilleurs morceaux, ayant abandonné ce qui ne pouvait être caché.*

Le capitaine s'exclama et accepta, sans se faire prier, de partager le repas de ses soldats.

Libéré à la suite de sa blessure, Louis Elie Ballet se trouve désemparé. Il ne tient pas à retourner à Magnac-Laval où personne ne l'attend. Où aller ? Il apprend

(je ne sais comment) que son frère aîné est colon en Algérie. Alors, il demande à être "rapatrié" auprès de lui. C'est ainsi qu'il arrive à Jemmapes, à la fin de 1859, onze ans après la création de ce centre. Il n'y vient pas comme concessionnaire : on s'est simplement assuré qu'il serait hébergé. Il est probable que, tout d'abord, il aide son frère dans l'exploitation de sa concession.

L'année suivante, il obtint — au titre de ses services militaires — l'autorisation d'ouvrir un débit de boissons ; c'est cette profession qui est indiquée dans l'acte de son mariage. Il ouvre donc un café et, presque aussitôt, il crée, dans l'arrière-boutique, une petite distillerie d'où sont sorties les premières eaux-de-vie (2) de Jemmapes...

Lucien BOUSCARY

1. Le fileur était un ouvrier qui dévidait les cocons de vers à soie pour en fabriquer du fil.

2. Plus tard, ses qualités de distillateur l'ayant fait connaître, la société de "L'amer Picon" lui demanda d'aller à Philippeville pour y fabriquer des essences d'orange.



LA GARGO

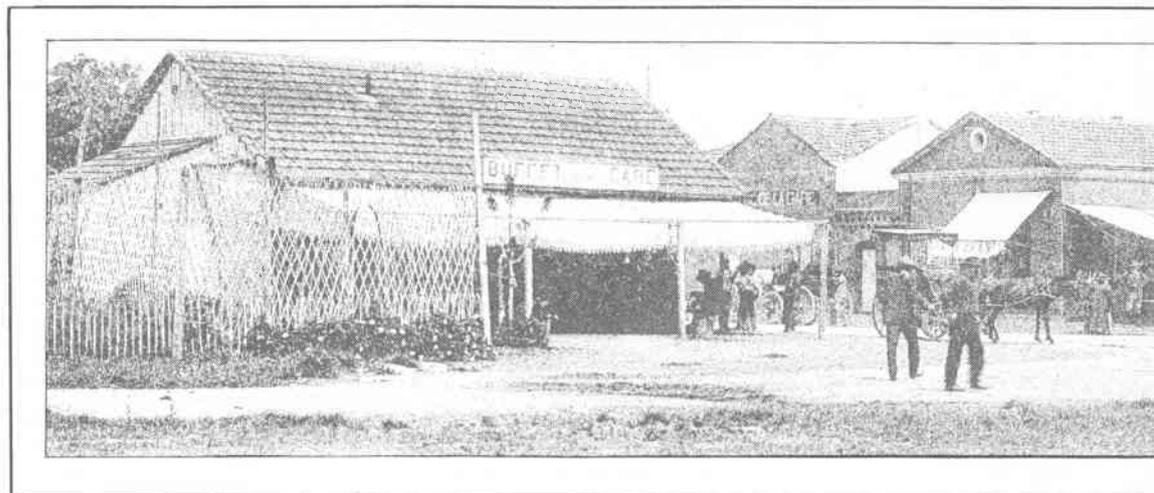
Le Larousse dit : "Vase poreux évaporation"... Académiciens, c'est chose en son lieu, en son temps, en son lieu. J'offre récompense à qui retrouvera pendue à une treille, ou suspendue à plein courant d'air rafraichissant — jeunesse, avait sa place dans tous les plus démunis, de la famille la plus cosmopolite au fond d'un gourbi.

Ordinairement dévêtue — en son lieu, elle pouvait la vêtir de jute ou de laine inimitable. Elle arrivait dans les ports cabotants balancelles depuis la Tunisie. On admirait ses tailles : depuis la décoration et inutilité domestique amphore que les Mauresques portaient de la source, en bas, jusqu'à la mer, par grands efforts.

On admirait ses formes élégantes, ment arrondi, ses deux anses commodes posés sur les hanches : cela faisait son charme d'une reine orientale...

SOLIDE GAILLARD

Louis Elie Ballet était grand et fort. Grand-mère me disait que, coiffée de sa capote — c'était alors le chapeau à la mode — elle passait sous le bras tendu de son mari dont la stature et la force étaient bien connues des Jemmapois. Un jour, des rouliers qui avaient arrêté leur chariot devant une boulangerie, se vantaient de manière provocante de la facilité avec laquelle ils manipulaient les balles de farine qu'ils transportaient. Agacé par leurs fanfaronnades, mon grand-père les écarta et, s'approchant du chariot, prit une balle de farine sous chaque bras et les déposa, en se jouant, dans la boulangerie, ce qui fit taire les rouliers. Quand on saura qu'une balle de farine pèse cent kilos et que sa surface lisse n'offre aucune prise commode, on pourra juger de la valeur de l'exploit.



BALLET, VÉTÉRAN DE SOLFÉRINO, UN DISTILLATEUR JEMMAPOIS

sa marche ; nos artilleurs riaient sous cape.

Le soir, à l'étape, la soupe était maigre, dans les marmites, sur les feux de camp ; sauf toutefois dans celles de la dernière batterie. Le capitaine, qui passait de groupe en groupe, s'arrêta, saisi par l'odeur, et demanda ce qui cuisait dans la marmite.

— *Du porc*, répondirent les artilleurs, *le porc du brave paysan qui s'est plaint à vous.*

— *Mais nous n'en avons trouvé aucune trace*, s'exclama l'officier en colère.

Alors, grand-père, de sa voix calme, lui dit :

— *Mon capitaine, les artilleurs ont des canons, et c'est dans le tube de nos pièces que nous avons dissimulé les meilleurs morceaux, ayant abandonné ce qui ne pouvait être caché.*

Le capitaine s'exclaffa et accepta, sans se faire prier, de partager le repas de ses soldats.

Libéré à la suite de sa blessure, Louis Elie Ballet se trouve désemparé. Il ne tient pas à retourner à Magnac-Laval où personne ne l'attend. Où aller ? Il apprend

(je ne sais comment) que son frère aîné est colon en Algérie. Alors, il demande à être "rapatrié" auprès de lui. C'est ainsi qu'il arrive à Jemmapes, à la fin de 1859, onze ans après la création de ce centre. Il n'y vient pas comme concessionnaire : on s'est simplement assuré qu'il serait hébergé. Il est probable que, tout d'abord, il aide son frère dans l'exploitation de sa concession.

L'année suivante, il obtint — au titre de ses services militaires — l'autorisation d'ouvrir un débit de boissons ; c'est cette profession qui est indiquée dans l'acte de son mariage. Il ouvre donc un café et, presque aussitôt, il crée, dans l'arrière-boutique, une petite distillerie d'où sont sorties les premières eaux-de-vie (2) de Jemmapes...

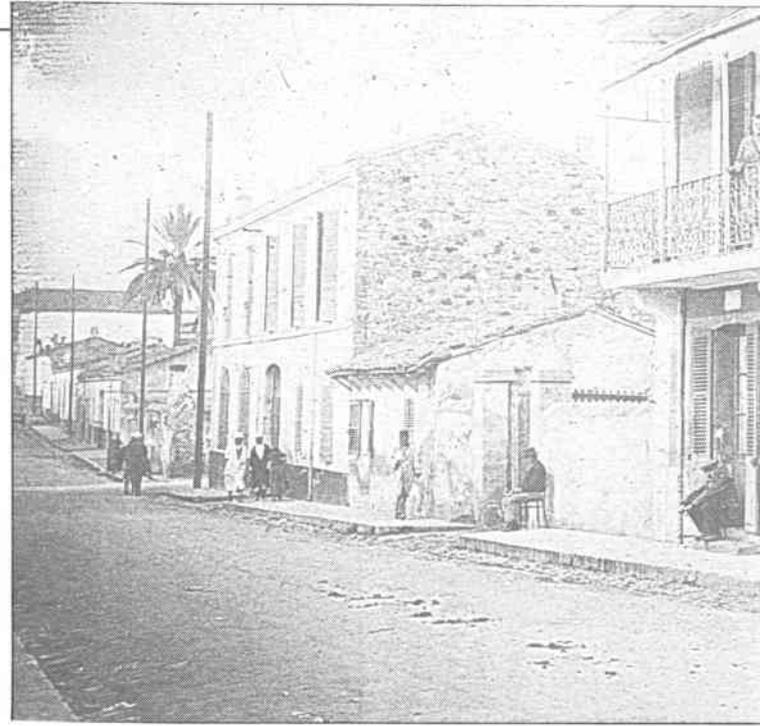
Lucien BOUSCARY

1. Le fileur était un ouvrier qui dévidait les cocons de vers à soie pour en fabriquer du fil.

2. Plus tard, ses qualités de distillateur l'ayant fait connaître, la société de "L'amer Picon" lui demandera d'aller à Philippeville pour y fabriquer des essences d'orange.

SOLIDE GAILLARD

Louis Elie Ballet était grand et fort. Grand-mère me disait que, coiffée de sa capote — c'était alors le chapeau à la mode — elle passait sous le bras tendu de son mari dont la stature et la force étaient bien connues des Jemmapois. Un jour, des rouliers qui avaient arrêté leur chariot devant une boulangerie, se vantaient de manière provocante de la facilité avec laquelle ils manipulaient les balles de farine qu'ils transportaient. Agacé par leurs fanfaronnades, mon grand-père les écarta et, s'approchant du chariot, prit une balle de farine sous chaque bras et les déposa, en se jouant, dans la boulangerie, ce qui fit taire les rouliers. Quand on saura qu'une balle de farine pèse cent kilos et que sa surface lisse n'offre aucune prise commode, on pourra juger de la valeur de l'exploit.



LA GARGOULETTE

Le Larousse dit : " Vase poreux où l'eau se rafraichit par évaporation "... Académiciens, c'est un peu court ! Situons la chose en son lieu, en son temps, en ses usages.

J'offre récompense à qui retrouvera — sur une fenêtre, ou pendue à une treille, ou suspendue à l'entrée d'un couloir, en plein courant d'air rafraichissant — cet ustensile qui, dans ma jeunesse, avait sa place dans tous les foyers, du plus riche au plus démuné, de la famille la plus cosue à la plus pauvre vivant au fond d'un gourbi.

Ordinairement dévêtue — en son argile originelle — on pouvait la vêtir de jute ou de laine imbibée d'eau.

Elle arrivait dans les ports algériens, voyageant en cabotantes balancelles depuis la Tunisie.

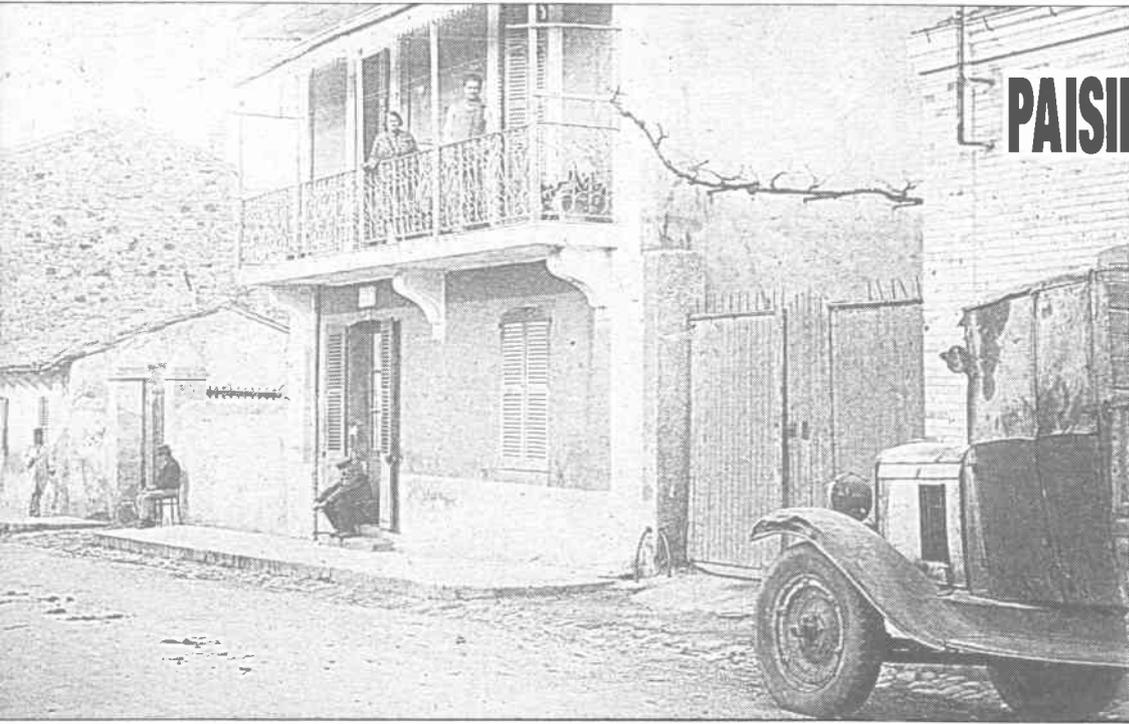
On admirait ses tailles : depuis le bibelot — fantaisie de décoration et inutilité domestique — jusqu'à la grande amphore que les Mauresques portaient au dos, en remontant de la source, en bas, jusqu'à la mechta, en haut, non sans grands efforts.

On admirait ses formes élégantes, son ventre harmonieusement arrondi, ses deux anses comme deux bras lascivement posés sur les hanches : cela faisait songer au port et à l'aisance d'une reine orientale...

Louis CORNEC.



Les buffets de la région en "toilette" à l'époque, il y a...



PAISIBLE RUE BARRAL

Notre ami José Torasso a tiré, de ses archives, la photographie ci-contre, datant de 1933 - âgée, donc, de 63 ans - qu'il nous a envoyée accompagnée du commentaire qui suit.

Ce cliché de la rue Barral a été pris par M. Calvet. On voit son épouse et son fils Roger, au balcon de l'immeuble dont ils habitaient le premier étage.

Au rez-de-chaussée, mon grand-père Claude Torasso est paisiblement assis sur les marches du perron. C'est dans la maison qui se trouve à droite que je suis né.

Le capot de la camionnette rangée le long du trottoir, au premier plan, indique qu'aujourd'hui "liftée", elle pourrait être exposée au musée de l'Automobile de Mulhouse.

Plus bas, assis sur une chaise, se trouve M. Meyssonier ; avec son épouse, ils se trouvaient dans un total dénuement, et ils ne subsistaient que grâce aux secours de la mairie et à la solidarité de leurs voisins.

Dans cette même maison, vivait également le couple Boudard, qui devait quitter le village peu avant la déclaration de guerre, en 1939.

Originaire du Nord, lui était mécanicien ferrailleur carrossier ; un peu touche-à-tout, mais avec un certain talent : muni de son chalumeau, il m'avait construit une automobile à pédales... la seule voiture qui ait été conçue, réalisée et lancée à Jemmapes.

Mme Boudard avait tenu un estaminet, et ses deux bras étaient recouverts de tatouages qui relataient les différentes phases de son existence hors du commun.

Au bas de la rue - peu avant le croisement avec la rue Nationale - on devine un bourricot bâti, ainsi que "Sergent" Latrèche dans sa djellaba noire.

Au milieu de la rue, des chevaux, des ânes, des mulets ont laissé leurs traces odoriférantes... la pollution de l'air étant fort différente de celle d'aujourd'hui.

TOILETTE

où l'eau se rafraichit par un peu court ! Situons la ses usages.

era — sur une fenêtre, ou à l'entrée d'un couloir, en cet ustensile qui, dans les foyers, du plus riche au plus pauvre vivant

on argile originelle — on imbibée d'eau.

algériens, voyageant en Tunisie.

le bibelot — fantaisie de — jusqu'à la grande — assis au dos, en remontant le chicha, en haut, non sans

, son ventre harmonieusement deux bras lascivement longer au port et à l'aisance

Louis CORNEC.



Les buffets de la gare de Jemmapes en "toilette estivale" à la Belle Epoque, il y a quelque 90 ans...

L'AFFÛT A... LA PANTHÈRE

Mon père était un fervent de la chasse au sanglier. Pour cela, il avait un beau chien de chasse que toute la famille aimait beaucoup. Très souvent, le dimanche, lui et ses amis organisaient des battues dont ils revenaient, la plupart du temps, avec plusieurs sangliers qu'ils se partageaient.

S'il y en avait trop, ils en vendaient une partie au boucher. Dans ce cas, le garde-champêtre était chargé d'annoncer à la population, roulement de tambour à l'appui, à chaque coin de rue, que du sanglier était en vente dans telle boucherie.

Le même processus était de règle à chaque arrivage de poisson de mer.

Ces parties de chasse n'étaient pas sans danger. Parfois, c'était un chien qui était tué ou gravement blessé. Plusieurs chasseurs furent aussi blessés, dont un resta écopé toute sa vie.

Mon père aimait la chasse à l'affût. La chasse à l'affût se pratique la nuit, par beau clair de lune. Et comme l'attente peut durer des heures, il emportait un casse-croûte.

Une nuit, alors qu'il se trouvait seul sous un grand arbre, sur le passage présumé des sangliers, il aperçut, à quelque distance, un fauve qu'il identifia toute de suite :

c'était une panthère. Il se garda bien de tirer, car s'il ne faisait que la blesser, il était perdu.

Alors, prestement, sans lâcher son fusil (1), il se hissa sur une grosse branche, jeta sa musette contenant le casse-croûte en direction de la panthère, tout en continuant de grimper le plus haut possible.

Puis, pendant que le fauve flairait la musette, sans perdre une seconde, il l'ajusta et tira. Par chance, il dut toucher au bon endroit car la bête se coucha aussitôt et, après quelques soubresauts, ne bougea plus.

Le lendemain elle passa à l'équarrissage. La peau fut apportée à la mairie, en contrepartie de laquelle une prime de quarante francs fut remise à mon père, et les morceaux de viande mis gracieusement à la disposition de la population.

Il y eût quelques amateurs - dont mon père - " pour voir le goût que cela avait ".

Il en fit aussi manger à ma mère, en lui faisant croire que c'était du sanglier. Quand elle apprit la vérité, elle lui fit une scène et lui en voulut toujours de cette mauvaise farce.

Cette histoire s'est passée à la fin du XIX^e siècle ou au tout début du XX^e, donc avant ma naissance. Mais je l'ai entendu raconter tant de fois que je la connais dans ses moindres détails.

Louis MEGE

1. Dans cette manœuvre il se fêla deux ou trois côtes et en souffrit longtemps ; il s'en plaignait encore, certains jours, des années après.

● Assure la publication :
Jean BENOIT
La Résidence A 36
440, route de Vulmix
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31

COURRIER

● Luce FILLLOL née Farina
18, avenue du Jardin-d'Enfants
66000 Perpignan
Marion — épouse du D^r Prou et
mère du petit Mathieu — est ma petite-
fille, fille de Marc et Hélène Fillol ;
âgée de 22 ans, elle a terminé sa
maîtrise d'Histoire avec la mention
" bien ", et elle continue ses études
vers un doctorat.

● Jacqueline POTIER
née Clément
17, rue Jean-Cocteau
69330 Meyzieu
Pour Noël, nous avons nos
parents et nos petits-enfants Mélanie
et son cousin Paul, né le 5
novembre ; c'est le fils de notre fils
Luc, et le cinquième petit-enfant du
gendarme en retraite René
Clément.

SOLUTION

... du jeu-devinette sous forme de
légende, proposé sur l'encart paru
dans le numéro 39 de " Jemmapes et
son canton "

1 Quand : le dimanche 30 juillet
1933, lendemain du mariage de
Suzanne Besard avec Gaston Puech,
de Lecourbe.

2 Jeu : il court, il court le furet.

3 Où : dans la cour de l'ancienne
maison de M. et Mme Besard, avant
la construction de leur villa.

3 Qui : tout en haut, en casquette,
Charley Thévenon, au-dessus de
Jean Benoit (de face) et de Robert
Luscan (de dos). Tout à droite, Geor-
gette Sublime (de Philippeville), der-
rière Mme Luscan et Paulette
Besard ; au centre, de dos, Geneviève
Goger (assise sur un tabouret)
avec une robe à grand col largement
festonné.

La photographie a été prise par M.
Maurice Luscan.



Le 15 septembre 1995, à Nice, en l'église Saint-François-d'Assises, Stéphane
Ravanetti, petit-fils de Mathilde et fils de Paul, a épousé Valérie Montéro, fille de
Michel - sympathique Ardéchois - et d'une enfant de Constantine : Monique Pieri.
On voit, ci-dessus - de gauche à droite - en haut : Claudette Ravanetti, épouse de
Roger, Mathilde, les mariés, les grands-parents maternels de Stéphane, et Roger
Ravanetti ; au-dessous : Paul et Huguette Ravanetti, Stéphane, Valérie et ses
parents. Nos amicales félicitations.

PROCHAINES RÉUNIONS

- En ILE-DE-FRANCE, à la mi-juin. Renseignements auprès de Marguerite Tournier
34 C, avenue Daniel-Féry 93700 Drancy (16-1 48.95.34.64).
- En RHÔNE-ALPES, fin juin. Renseignements auprès de Jean Benoit 440, route
de Vulmix 73700 Bourg-Saint-Maurice (79.07.29.31).

● M. GROUD
21, rue Jean-Moulin
40700 Hagetmau
Je travaille actuellement sur une
biographie des docteurs Edmond et
Etienne Sergent, dont l'ainé créa l'insti-
tut Pasteur d'Alger et en devint
directeur. Leur père, le capitaine
Louis Sergent, fut en poste dans la
région de Philippeville où il épousa
une demoiselle Alice-Marie Merle des
Isles. Sachant que cette famille était
fixée aux environs de Jemmapes, je
désirerais savoir si, parmi vos adhé-
rents, des personnes pourraient me
renseigner sur ce mariage qui aurait
eu lieu vers 1875.

● Michèle ULRICH
22, rue Wilhelm
75016 Paris
Ma cousine Monique Ilarion se
régale à chaque parution du journal :
elle a tant de souvenirs en commun
avec papa. Ce dernier continue de
nous manquer, depuis six ans main-
tenant. Il serait fier de son petit-fils
Simon, 8 ans, élève de CM 1 ; il tra-
vaille bien, pratique plein de sports,
joue du piano et fera, cette année, le
concours Claude-Kahn.

● Emilienne CAMILLIERI
6 bis, rue des Géraniums 24750 Trelissac
J'ai eu la très grande joie, en février dernier, de rencontrer, par un heu-
reux hasard après plus de 60 ans, Mme Curetti que j'avais eu comme direc-
trice pour sa première affectation à l'école de Jemmapes : c'était, à
l'époque, Mlle Jeanne Pécoux. Dès que nous avons été en présence, nous
sommes reconnues, avec beaucoup d'émotion et d'affection. Son
regard, son sourire ne me trompaient pas, et tout en la regardant, je
revoisais cette jeune personne vigilante sur son estrade, dominant ses
élèves toujours attentives. Que de souvenirs pendant quelques heures !
Pour nous deux, cette rencontre a été un vrai bain de Jouvence dont je
garderai un souvenir que je voudrais transmettre aux camarades de classe qui
se souviendront de moi.

● José TORASSO
877, chemin de Tardinaou
13190 Allauch
Avec un petit noyau de
Jemmapois, nous avons mené à sa
dernière demeure, Mme Bouny qui
fut, pour moi, une marraine exemplai-
re d'affection et d'accompagnement.
Dans son homélie, le prêtre a évoqué
son parcours jemmapois, et
Jeannette Dessertaine née Perret, a
lu un passage de saint Paul.

QUAND VOUS COMMUNIQUEZ
L'AVIS D'UN MARIAGE, D'UNE
NAISSANCE, D'UN DÉCÈS, PENSEZ A
NOM DE JEUNE FILLE, ÂGE, DATE, LIEU ET
PROCHE PARÉNTÉ.

● Colette TURC née Chazeau
27, av. Docteur-Guiraud
81500 Lavaur
J'ai gardé ma petite-fille de deux
ans, pendant deux mois, tandis que
sa maman était partie pour Saigon,
adopter un deuxième enfant. Le 31
janvier, nous sommes allés accueillir
Jérémie (quatre mois et demi) à Ros-
ny. Sa sœur était heureuse de retrou-
ver sa maman et de connaître son
petit frère.

● Georges CILIA
7, rue de la République
62000 Arras
Depuis l'exode, avec mon épouse
jemmapoise née Joséphine Barési,
nous habitons le Pas-de-Calais où j'ai
terminé ma carrière, il y a huit ans,
comme inspecteur divisionnaire de
police. Quatre enfants nous sont nés :
Isabelle, Bruno, Stella et Céline ;
deux sont à Nice, les deux autres
près de nous. Ils nous ont donné sept
petits-enfants. Ma belle-soeur Vincen-
te et son mari Antoine Génovèse - un
Bônois - habitent aussi Arras où ils
travaillent à la D.A.S.S. ; ils ont un
garçon, Tony, professeur à l'E.N. Ma
mère est décédée il y a sept ans.
Dans notre bulletin, je me retrouve
sur deux photographies, dans les
numéros 13 et 19 : l'une avec ma
classe, à l'école ; l'autre, en colonie
de vacances à Bugeaud, avec la
regrettée Mme Tournier.

● Bernadette BOISSIER
née Hugonnot
Les Paladins
Avenue du Comte-Muraire
83300 Draguignan
Quand j'ai vu la photographie des
bohémien dans le journal, inutile de
dire que je me suis retrouvée soixan-
te ans en arrière. Comme nous nous
étions bien amusés, à ce bal. Il me
semble m'y revoir encore ! Et la pho-
tographie a été prise sous notre man-
darinier, dans le jardin. Je l'ai montrée
à mes petits-enfants, bien sûr ; ils
vont bien et travaillent bien à l'école.

CARNET

NAISSANCES

Nous avons appris avec grande joie
la naissance de :

— Jérémie BAILLEUX, le 13/09/95
à Saigon ; frère de Kim Loan ; fils de
Thierry et Elisabeth née Turc ; petit-fils
de M. et Mme Turc née Colette Cha-
zeau.

— Nathan BERRIEN, le 08.11.95 ;
fils de Cédric et Véronique ; petit-fils
de Jean-Louis et Paule née Barbato ;
arrière petit-fils de Gisèle Barbato née
Xerri.

— Mathieu PROU, le 28.12.95 ; fils
de Jean-Emmanuel et Marion née
Fillol ; petit-fils de Marc et Hélène
Fillol ; arrière petit-fils de Luce Fillol
née Farina.

Nos vœux aux nouveaux-nés, et
nos félicitations à leurs familles.

DECES

C'est avec tristesse que nous
avons appris le décès de :

— M. le comte Jacques RE-
GNAULT DE LANNOY DE BISSY, le
09.01.96, à Bissy (73) où il repose ; il
était l'arrière-petit-fils de Camille
Regnault de Lannoy de Bissy, bienfa-
teur de Jemmapes.

— Norbert LOMBARDO, 70 ans, le
11.01.96 à Tarbes ; époux d'Huguette
née Pétyx ; beau-frère et frère de
Jacques et Colette Saillard née Lom-
barbo.

— Mme BOUNY née Gabrièle Bou-
din, 85 ans, le 27.01.96 à Juan-les-
Pins ; épouse de Sylvain ; mère de
Jean-Jacques ; soeur de Marguerite
Malignon et Colette Gatt ; marraine de
José Torasso.

— Marie-Rose GREVET née Dony,
66 ans, le 10.03.96 à Orléans ; épou-
se de Jean ; mère et belle-mère de
Michèle et François Vincent, Christine
et François Pezet, Jean-Marie et Isle
Grevet De Moor, François et François-
se Grevet Charrier ; grand-mère de
Cédric, Mariève, Aurélien, Frédéric,
Manièle, Alexandre, Delphine, Mélo-
dy.

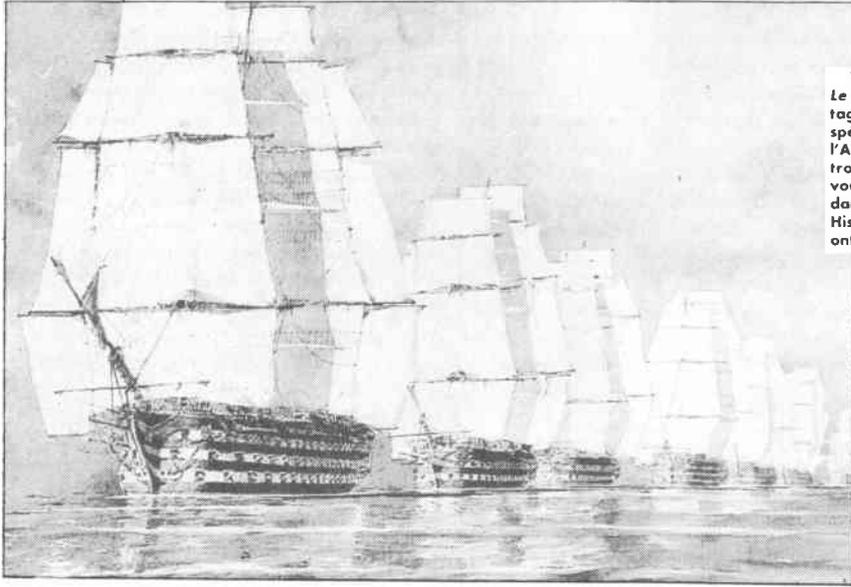
— Robert VENDEUIL, 69 ans, à
Paris le 28.03.96 ; directeur de la Mai-
son des Rapatriés de Paris où il a
trouvé une mort accidentelle, il a été
inhumé en l'île de Bréhat (22).

Aux familles éprouvées, nous
adressons nos sentiments d'amitié,
en leur disant notre amicale compas-
sion.

A LIRE

MALTAGLIATO - le mal taillé - ce
sobriquet est le titre d'un nouveau
livre pour enfants de 8 à 88 ans.
L'histoire (mi-policier mi-roman de
mœurs) a pour cadre Cefalù, en
Sicile, et pour héros deux enfants,
amis d'un infirme qui voue une
haine tenace à la Mafia. L'auteur -
qui a déjà écrit plus de dix romans
(assortis de prix littéraires) tra-
duits en plusieurs langues dont le
japonais - est notre compatriote
Luce Fillol née Farina, bien connue
de nombreux Jemmapois et de
maints anciens écoliers de La
Robertsau, dont elle fut l'institutrice.
Prix : 49 F aux éditions Syros 9
bis, rue Hovelague, 75013 Paris.

LE CONSTITUTIONNEL



Vous recevez, avec ce numéro — en encart — un autre journal, *Le Constitutionnel*, reconstitué par nos soins. Vous y lirez le reportage d'Augustin Jal, ancien officier de marine, promu "envoyé spécial" du dit "Constitutionnel", qui partit accompagner l'Armée française dans sa conquête d'Alger, en 1830. Nous avons trouvé ces lignes intéressantes, et avons pensé qu'il serait bon de vous les faire lire, car il est toujours profitable de ne pas laisser dans l'ombre tant de détails (souvent ignorés) de la Petite Histoire, vécus en marge de la Grande Histoire... surtout quand ils ont la poésie et la saveur de ce qui vous est aujourd'hui offert.



CAP SUR ALGER TOUTES VOILES DEHORS !

DEPUIS deux jours, nous avons quitté la belle rade de Palma et les plaisirs ardents de cette petite capitale de Majorque; nous étions, le 12 juin au soir, courant au nord, et nous désespérant de ces éternelles contre-marches qui nous éloignaient sans cesse du point où nous avions tant le désir d'arriver. Ce qui nous chagrînait surtout, c'est que le matin à huit heures nous avions aperçu dans la brume, à l'horizon, la terre d'Afrique, ou du moins nous avions cru l'apercevoir.

Notre impatience est bien facile à comprendre; elle voulait impérieusement être satisfaite, et cela depuis si long-temps qu'elle accusait des retards que nous éprouvions, le général en chef, l'amiral, le ministère, tout le monde; toute la nature aussi, le vent, la mer et la brume. Nous étions injustes. La brume, la mer, le vent, ne nous avaient guère contrariés depuis notre départ des Baléares; une brise un peu vive nous avait forcés à prendre des ris, mais c'était tout; et quant aux chefs de l'expédition, ils s'enuyaient autant que nous de cette longue préface au drame dont le dénouement était attendu de l'Europe entière. M. de Bourmont tourmentait l'amiral; M. Duperré enrageait; grondait; et était contraint de plier sa volonté à des circonstances qu'il ne pouvait pas maîtriser, et dont personne n'était bon juge que lui, sur qui pesait une immense responsabilité; le ministère était sans doute plus tourmenté encore, car il n'avait pas de nouvelles de la flotte; il craignait les accidents; et se repentait peut-être de s'être jeté dans une aventure qui, par son insuccès, pouvait perdre des combinaisons futures, bien chères, bâties sur une bonne chance.

À sept heures et demie, l'amiral signala un ordre qui nous fit bondir de joie. Il enjoignait à l'escadre et au convoi de virer de bord à neuf heures, c'est-à-dire de reprendre la route que nous avions quittée le matin si fort contre notre gré. Nous calculâmes que le vent continuant à souffler de l'est, et avec la même force, nous devions être le lendemain, à la pointe du jour, en vue d'Alger. Allons, encore une nuit! mais demain, demain nous toucherons la terre de

promission! Nous nous la faisons si séduisante, si glorieuse, dans les rêveries dorées qui nous consolent de temps en temps de nos chagrins, cette côte barbare où la puissance de Charles-Quint et celle de Louis XIV étaient venues comme échouer! Oh! dans ce moment, quand nous eûmes bien lu au livre de la tactique navale ce que voulaient dire les deux pavillons et la flamme combinés qui montaient à l'extrémité du grand mât du vaisseau *la Provence*, et que les bâtiments répétiteurs, espèces de télégraphes apostés au milieu des groupes de la flotte pour redire toutes les paroles de l'amiral, se hâtaient à l'envi de nous montrer; dans ce moment, l'Afrique brilla pour nous de toute sa poésie. Il est donc vrai qu'enfin nous mettrons le pied sur ces bords où les Romains vinrent chercher Carthage, où Doria et Duquesne vinrent combattre les dominateurs des descendants de ces fiers Numides qu'il fallut tant de temps pour réduire! C'était notre expédition d'Égypte, à nous jeunes gens qui avions lu avec tant d'émotion l'histoire merveilleuse de la campagne de 1798, et qui nous étions habitués à regarder avec respect dans le monde les hommes qui avaient coopéré à cette gigantesque entreprise. Peut-être un jour nous regardera-t-on aussi avec respect et curiosité? nous disions-nous. Pauvres enfants que nous étions, qui nous repaissions d'illusions vaniteuses et ne nous doutions pas qu'une guerre de trois jours, une guerre de rues, une guerre faite avec des pavés par quelques braves citoyens contre une armée belle et courageuse, accaparerait toute la gloire, toute la renommée, et que celui qu'on regarderait un jour, ce serait le héros de juillet, et non l'aventureux soldat de juin! Paris et sa révolution terrible, qui allait retentir si loin et ébranler le monde pour si long-temps, devaient effacer Alger et ses nombreux périls; nous étions loin de le pressentir! Cette idée, si elle était venue à quelqu'un de nous par un talent fatal de divination, combien elle nous aurait découragés! Mais pour nous, comme pour ceux qui l'ont faite, cette révolution était une chose imprévisible, et, il faut le dire, un fait impossible: il s'est réalisé pourtant, et Alger, qu'on n'avait

pu prendre encore, a été pris. Deux grandes choses en un mois! deux grandes choses un peu trop oubliées!

On nous avait parlé à Palma de nombreuses bandes de chameaux que les Arabes devaient lancer sur nos bataillons carrés, comme on lançait des éléphants armés de faux dans les guerres de Darius et d'Alexandre; la pensée de ce spectacle nous plaisait, c'était quelque chose de nouveau, quelque chose que nos devanciers de l'expédition d'Égypte n'avaient pas vu. Nous aurons donc cela de plus à craindre, à vaincre, à peindre et à raconter! Les chameaux étaient un épisode très pittoresque de la campagne pour les artistes qui allaient là chercher de quoi réveiller le goût blasé des amateurs; pour moi, c'était le complément nécessaire des détails poétiques de toute narration d'une excursion militaire faite à la côte d'Afrique; pour nos soldats, c'était bien autre chose! il n'y en avait pas un qui n'eût le projet



Hussein Pacha, dey d'Alger

de ramener son chameau en France; et puis, quand il y a du chameau, on peut faire fi du bœuf! Rien n'est bon comme le chameau! Quel plaisir de pouvoir dire en revenant dans son village: « Vous autres pékins, vous mangez du mouton, de la vache et même du bœuf; mais du chameau, on vous en souhaite! Moi, qui vous parle, j'ai mangé du chameau en Alger. »

Les bâtimens du convoi (et j'étais sur un navire de cette division pesante, roulage accéléré de la flotte qui allait sur la Méditerranée à peu près aussi vite que l'autre va par nos routes); les bâtimens du convoi avaient été avertis par l'amiral de se tenir ralliés près de l'escadre; parce qu'on disait que deux corsaires algériens, deux voltigeurs de la mer; esprits méchants qui devaient se déguiser pour nous tromper, affecteraient la forme et l'allure marchandes, puis démasqueraient leurs batteries; et tomberaient au milieu de nous les serres ouvertes comme des vautours dans une volée d'oïssillons. « Décidez-vous, nous avait-on dit; quand ils sont partis, les deux forbans, ils étaient peints en noir d'un côté, et de l'autre ils avaient une raie jaune »

Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.

Cependant il pourrait se faire qu'ils se transformassent, et que ce signalement ne leur convint point du tout le jour où vous les reconnoîtrez. Ne vous laissez point tromper par des apparences pacifiques; ils porteront peut-être la flamme blanche au grand mât, comme de loyaux bâtimens français, mais ce serait une ruse diabolique; prenez donc garde à vous. « Quelques capitaines de ces bons Napolitains, qui naviguaient assez mal en convoi parce qu'ils avaient toujours peur d'aborder autrui, ou de se faire aborder, et qui, pour cette raison, restaient toujours derrière ou sous le vent, firent un effort pendant les quatre derniers jours de notre traversée. On les vit prendre leur poste, et le tenir passablement: la crainte opéra ce miracle. Mais de pirates point à la mer; pas plus que de chameaux sur le rivage: accessoires qui m'ont bien manqué, je vous assure, à moi, qui n'avais eu bonnement aux corsaires noirs écumant le convoi, et aux chameaux par milliers venant comme des furieux, au grand galop, braver les baïonnettes, et faire serpenter leurs longs cous sur les pompons de nos grenadiers! J'ai eu bien des

désenchantemens dans ma vie, mais peu d'aussi désagréables que celui-là. Au lieu des phalanges de quadrupèdes bossus qu'on m'avait promises, j'ai vu, je crois, deux ou trois chameaux fatigués, pelés, ruminant très pacifiquement, peut-être faute de pouvoir brouter, car l'herbe était là fort rare: quant aux fantastiques navires d'Alger, je n'ai pas aperçu la mâture ou la girouette de l'un d'eux. J'en ai voulu beaucoup pour cela à M. de Bourmont; je n'aime pas les fausses joies. Du reste, les chameaux et les corsaires nous avaient été jetés peut-être comme sujet de conversation, et pour nous faire prendre patience. Bonaparte n'avait pas songé à ces dérivatifs pour la mauvaise humeur d'une armée; c'était une autre pâture qu'il avait donnée à l'esprit des soldats dans ses admirables proclamations. Il leur parlait du génie de la liberté! Il est vrai que M. de Bourmont, qui devait avoir le pressentiment des ordonnances de Charles X, ne pouvait guère nous parler du génie de la liberté: décidément il eut raison d'inventer les deux forbans et les cent mille chameaux...

Mais je cause, et neuf heures sonnent à toutes les cloches des bâtimens. Les fanaux qui annoncent l'exécution du virement de bord presseront par l'amiral, se hissent à la tête des mâts du vaisseau de M. Duperré; bientôt tous les navires seront couverts de feux... Le beau coup d'œil! L'admirable chose qu'une flotte ainsi illuminée! Le ciel est noir, le vent souffle avec assez de force, la mer soulevée bat de ses lames dures les flancs de notre brig, qu'elles couvrent d'écume; on entend de loin; dans les porte-voix, des commandemens brefs; énergiques, qui se mêlent aux clameurs sourdes et monotones des vagues brisées, et luttent contre les accens aigus de la lame; autour de nous se croisent et résonnent, mais affaiblis par d'autres bruits, des mots italiens et grecs, des syllabes catalanes et provençales; car nous sommes au milieu du convoi, dont les capitaines sont venus de tous les ports de la Méditerranée. Cette confusion de langues qui nous arrivent par monosyllabes, à travers les gémissemens de l'orage, est pleine de charme et de terreur tout à la fois! La scène est grave; je suis sûr qu'en ce moment, entre les passagers que la curiosité de ce spectacle nocturne a montés sur les ponts des bâtimens, il n'y aura pas de paroles inutiles d'échangées. Dans l'éloignement, tous les navires, dont on n'aperçoit que les fanaux agités, semblent pressés les uns sur les autres, bruyés, mêlés, confondus; on a peine à s'imaginer, quand on ne connaît pas bien les ressources de l'art, comment de tout ce désordre apparent sortira un ordre quelconque; on craint des malheurs, des chocs de

navires, des avaries qui mettent en péril quelques existences d'hommes, ou quelques parties du matériel. Le moment est solennel, je vous jure; il me serre le cœur, il me jette dans d'étranges angoisses, il me donne un plaisir que je ne peux pas plus définir que l'appréhension pénible où je suis. Cependant, la manœuvre générale s'exécute sans difficultés; nous voyons partout l'évolution se faire à merveille; personne ne fait de signaux pour avertir d'un accident; nous regardons à l'horizon comme plus près de nous, nous écoutons: rien, ni un coup de canon, ni une soudaine augmentation de fanaux, ni une fusée poussant en l'air son ellipse enflammée. Quant à notre *Federico*, joli petit brig palermitain, qui porte sur sa poupe les trois jambes d'or attachées à un centre commun, emblème singulier de la Sicile, qui devrait être représentée par trois têtes à cause des trois caps d'où elle a pris son nom de *Trinaeria*, notre *Federico* a bien vite effectué son virement. Il obéit comme un bâtiment de guerre; c'est qu'il est fin, lesté, sensible au mouvement de son gouvernail ou au moindre effort de ses voiles; c'est que son capitaine, l'espagnol-italien Llambi, sait jouer de lui mieux encore qu'il ne joue de sa guitare; c'est que son équipage, faible par le nombre, est fort par la volonté, l'intelligence et l'ensemble.

— Le cap au sud!

— Nous y voilà!... Décidément, nous allons à Alger! A demain donc, messieurs; le jour apportera la terre!

Je dormis bien, malgré le roulis, qui, dans mon étroite couchette, me tournait de droite à gauche et me retournait de gauche à droite, comme dans le berceau où il n'est pas attaché roule l'enfant que sa nourrice agite trop brusquement.

Le lendemain matin, la brise durait encore, mais sans violence, nous étions à environ sept lieues de la côte, que nous apercevions très bien. Il était à peine quatre heures et demie; nous étions tous sur le pont, inquiets encore des ordres qui pouvaient nous être donnés.

C'était dimanche: les équipages des bâtimens de guerre passèrent l'inspection accoutumée; ce que les batteries des tambours et les musiques des régimens embarqués nous apprirent vers midi. La musique à la mer! beau! très beau! Des sons qui se promènent sur la lame, se perdent pour un instant dans le fond des vallées qui séparent les flots, puis remontent sur la crête des vagues, glissent encore, et s'échappent ainsi, affaiblis, d'écho en écho, jusqu'à ce que la voix de l'Océan y domine! Une harmonie créée, douce ou guerrière, fière ou tendre, se superposant à une autre harmonie toujours grave et

un peu sourde, toujours résulte du bruisant accord. C'est vraiment délicieux! traversée, nous eûmes pour de lieue sous le vent, le grand *Frères*, qui portait un bataillon un colonel et un état-major suivi le drapeau et le colonel l'heure du diner, nous fûmes fort bien exécutés. C'était nement pour les mets qui médiocrement, parfois, don Juan, vieux marinon cinquante ans de la maison de Séville ou de Grenade, court les océans, a un peu pipes. Ce jour-là, les musiciens pas aux petits airs d'opéra-cordes marches au rythme p cote; on courait sur Alger c'est-à-dire les perroquets n'avions pas la *Marseillaise* morceau sublime à la mer de Rouget-DeLisle!

Des pavillons se déploient la *Provence*. Qu'est-ce qui battit avec violence. Vite le livre de la tactique! N'allo cherchons bien!

— Ordre aux bâtimens de au vent. — Ordre aux bâtimens de faire le branle-bas de combat à combattre.

Enfin!... Ce fut une joie! Nous entendîmes des équivoque le plaisir que le tout le monde. Nous n'avions à faire, nous, pauvre petit port, armé de deux innocemment à faire entendre ou à saluer un pavillon étranger d'Alger, à peu près cap Matifou; nous continuons dans cette direction-là, le rant, qui allait assez vite la figure de la côte m'occupé allé m'asseoir sur le beau tout à mon aise. Devant nous baie, assez profonde, enco élevées; à la droite de cet sur la croupe d'une montagne dont la base large était à sommet semblait acroché de marbre, au plateau qui vation. Le triangle, c'était rayons d'un soleil brûlant loin, d'un air du grand feu de cheur, qu'au retour de sa p marin a étendu sur le pent le faire sécher: le clou d Château de l'Empereur.

Ma lunette ne pouvait qu maisons vêtues de robes desquelles s'élevaient des ligne de gros forts défend droite. Mon rêve se réalisa donc une ville de l'Orient loin encore.

Hâte-toi, *Federico*! to corvette quand tu veux; nant! porte-moi sous la Ci elle s'appelle, cette vaniteu jours, sans doute, aura char la mer avec trop de ménago Mouille ta figure d'écume

Débarquement de l'armée française à Sidi-Ferruch



navires, des avaries qui mettent en péril quelques existences d'hommes, ou quelques parties du matériel. Le moment est solennel, je vous jure; il me serre le cœur, il me jette dans d'étranges angoisses, il me donne un plaisir que je ne peux pas plus définir que l'appréhension pénible où je suis. Cependant, la manœuvre générale s'exécute sans difficultés; nous voyons partout l'évolution se faire à merveille; personne ne fait de signaux pour avertir d'un accident; nous regardons à l'horizon comme plus près de nous, nous écoutons: rien, ni un coup de canon, ni une soudaine augmentation de sauts, ni une fusée poussant en l'air son ellipse enflammée. Quant à notre *Federico*, joli petit brig palermitain, qui porte sur sa poupe les trois jambes d'or attachées à un centre commun, emblème singulier de la Sicile, qui devrait être représentée par trois têtes, à cause des trois caps d'où elle a pris son nom de *Trinacria*, notre *Federico* a bien vite effectué son virement. Il obéit comme un bâtiment de guerre; c'est qu'il est fin, lesté, sensible au mouvement de son gouvernail ou au moindre effort de ses voiles; c'est que son capitaine, l'espagnol-italien Lambi, sait jouer de lui mieux encore qu'il ne joue de sa guitare; c'est que son équipage, faible par le nombre, est fort par la volonté, l'intelligence et l'ensemble.

— Le cap au sud!

— Nous y voilà!... Décidément, nous allons à Alger! A demain donc, messieurs; le jour apportera la terre!

Je dormis bien, malgré le roulis, qui, dans mon étroite couchette, me tournait de droite à gauche et me retournait de gauche à droite, comme dans le herceau où il n'est pas attaché roule l'enfant que sa nourrice agite trop brusquement.

Le lendemain matin, la brise durait encore, mais sans violence, nous étions à environ sept lieues de la côte, que nous apercevions très bien. Il était à peine quatre heures et demie; nous étions tous sur le pont, inquiets encore des ordres qui pouvaient nous être donnés.

C'était dimanche: les équipages des bâtiments de guerre passèrent l'inspection accoutumée; ce que les batteries des tambours et les musiques des régimens embarqués nous apprirent vers midi. La musique à la mer! beau! très beau!

Des sons qui se promènent sur la lame, se perdent pour un instant dans le fond des vallées qui séparent les flots, puis remontent sur la crête des vagues, glissent encore, et s'échappent ainsi, affaiblis, d'écho en écho, jusqu'à ce que la voix de l'Océan y domine! Une harmonie créée, douce ou guerrière, fière ou tendre, se superposant à une autre harmonie toujours grave et

un peu sourde, toujours mélancolique, celle qui résulte du bruisant accord de la mer et du vent! C'est vraiment délicieux! Pendant toute notre traversée, nous eûmes pour voisin, à un quart de lieue sous le vent, le gros trois-mâts *les Trois-Frères*, qui portait un bataillon avec un drapeau, un colonel et un état-major; la musique avait suivi le drapeau et le colonel, et chaque jour, à l'heure du dîner, nous fûmes régalez de jolis airs fort bien exécutés. C'était un agréable assaisonnement pour les mets que nous préparait assez médiocrement, parfois, notre digne cuisinier don Juan, vieux marmiteux échappé il y a bien cinquante ans de la maison de quelque hidalgo de Séville ou de Grenade, et qui, depuis qu'il court les océans, a un peu oublié les bons principes. Ce jour-là, les musiques ne s'en tinrent pas aux petits airs d'opéra-comique; elles jouèrent des marches au rythme pressant: on voyait la côte; on courait sur Alger au pas de charge, c'est-à-dire les perroquets dehors! Alors nous n'avions pas *la Marseillaise*! ce doit être un morceau sublime à la mer que *la Marseillaise* de Rouget-Delisle!

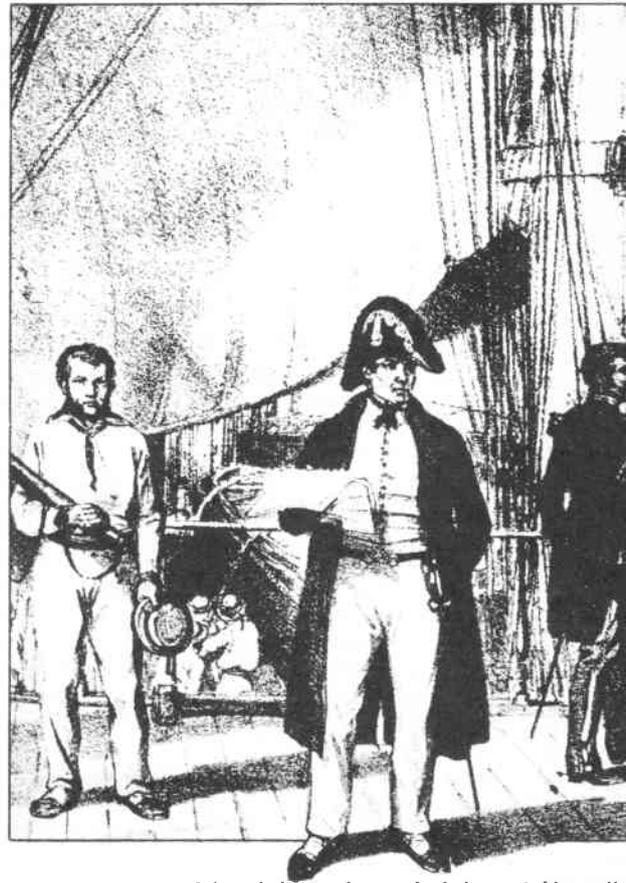
Des pavillons se déploient sur la dunette de *la Provence*. Qu'est-ce encore? Le cœur nous battit avec violence. Vite les longues-vues et le livre de la tactique! N'allons pas nous tromper; cherchons bien!

— Ordre aux bâtimens du convoi de se tenir au vent. — Ordre aux bâtimens de guerre de faire le branle-bas de combat, et de se préparer à combattre.

Enfin!... Ce fut un moment de grande joie! Nous entendîmes des cris témoignant sans équivoque le plaisir que la nouvelle causait à tout le monde. Nous n'avions pas de branle-bas à faire, nous, pauvre petit bâtiment de transport, armé de deux innocens canons, propres seulement à faire entendre un bruit de détresse ou à saluer un pavillon étranger. Nous étions au vent d'Alger, à peu près dans la direction du cap Matifou; nous continuâmes à nous tenir dans cette direction-là, luttant contre le courant, qui allait assez vite de l'est à l'ouest. La figure de la côte m'occupait beaucoup; j'étais allé m'asseoir sur le beaupré pour l'examiner tout à mon aise. Devant nous s'ouvrait une large baie, assez profonde, encinte de collines peu élevées; à la droite de cette baie se dessinait, sur la croupe d'une montagne, un triangle blanc, dont la base large était à la mer, et dont le sommet semblait accroché, par un gros clou de marbre, au plateau qui couronne cette élévation. Le triangle, c'était Alger, éclairé par les rayons d'un soleil brûlant; Alger, qui, vu de loin, a l'air du grand feu de la barque d'un pêcheur, qu'au retour de sa promenade au large le marin a étendu sur le penchant de la dune pour le faire sécher: le clou de marbre, c'était le Château de l'Empereur.

Ma lunette ne pouvait quitter cette masse de maisons vêtues de robes blanches, au milieu desquelles s'élevaient des mosquées, et qu'une ligne de gros forts défendait par en-bas et à droite. Mon rêve se réalisait donc! je voyais donc une ville de l'Orient! mais j'en étais trop loin encore.

Hâte-toi, *Federico*! toi qui fais si bien la corvette quand tu veux; va plus vite maintenant! porte-moi sous la Cité Guerrière, comme elle s'appelle, cette vaniteuse, qui dans quelques jours, sans doute, aura changé de nom! Tu fends la mer avec trop de ménagement; que crains-tu? Mouille ta figure d'écume fraîche! fais jaillir



A bord du navire amiral devant Alger, l'a

l'eau sur tes deux joues, au risque de m'en couvrir! Ne sens-tu pas que j'ai hâte de voir en détail ces rues, cette Casaba, ces fortifications, que l'éloignement me voile à demi?

Le Federico marchait bien, et nous approchions. L'armée, en bon ordre sur trois lignes, avait laissé arriver; elle se dirigeait vers la baie de Torre-Chica, où l'amiral allait mouiller. Nous vîmes un bâtiment demander à chasser l'ennemi. Quel ennemi? est-ce un de nos pirates fantastiques? Non, ce sera quelque bâtiment qu'on aura aperçu sous la terre, et qu'on veut reconnaître. *L'Astrolabe*, car c'est elle qui avait fait cette demande, se couvrit aussitôt de voiles, et M. de Verninac, son capitaine (celui qui est aujourd'hui dans le Nil rapportant les obélisques de Luxor), crut peut-être, pendant quelques minutes, avoir le plaisir d'un combat: il n'en fut rien. A dix heures et quart, nous entendîmes un coup de canon; c'était un signal que faisait la corvette *la Créole*, sur laquelle M. Hugon avait arboré son enseigne de commandement du convoi. On ordonnait aux bâtimens de transport de se rallier. Une heure plus tard, le convoi se dirigea à l'ouest d'Alger, laissant arriver pour aller rejoindre l'escadre. La mer changea de couleur, parce que nous approchions beaucoup de terre; elle passa de ce bleu, dont la teinte foncée indique la profondeur des eaux, au vert clair. La brise, qui avait été fraîche toute la matinée, commençait à mollir.

Nous fûmes en panne, et j'eus le loisir d'étudier la ville, qui était un peu encore à notre droite, et les environs, qui me semblèrent d'un pittoresque tout particulier. Devant nous, bien loin derrière la ligne des hauteurs qui bordent la baie d'Alger, étaient deux hautes montagnes, les premiers points de la terre que, huit heures auparavant, nous avions distingués; ces montagnes, je ne sais pas leurs noms. Mon camarade, M. Aubry-Buillet, qui avait croisé long-temps devant la ville, bloquée par MM. Colet et

Lahrettonnière, me le dit, et B; c'était par ces montagnes qu'ils étaient connus alors. Elles qu'elles appartenaient à la mer. Je dessinai maintenant, hélas! qui ressemble à la tête d'un serpent, ainsi qu'on l'âge étendus sur leurs flancs, à un de nos pirates. Voyez-vous, c'est la rive de Carthage, et se prit à rire en doute, il avait raison d'être que dans mon guerrier gigantesque de jonction classique. Dans pas convenu; celle-ci de la terre africaine, un compagnon de voyage montagne ordinaire, Carthage et ne se souvenait paraisait l'être le plus monde. Derrière les avec admiration le comme un diamant d'un plaisir analogue, Croix-Rousse, à Lyon première fois de la voir pour la première fois aspect; mais l'Atlas, le Mont-Blanc! Au moment de mon passage de loin cette aiguille de ciel bouillant de dans son manteau, froid!»

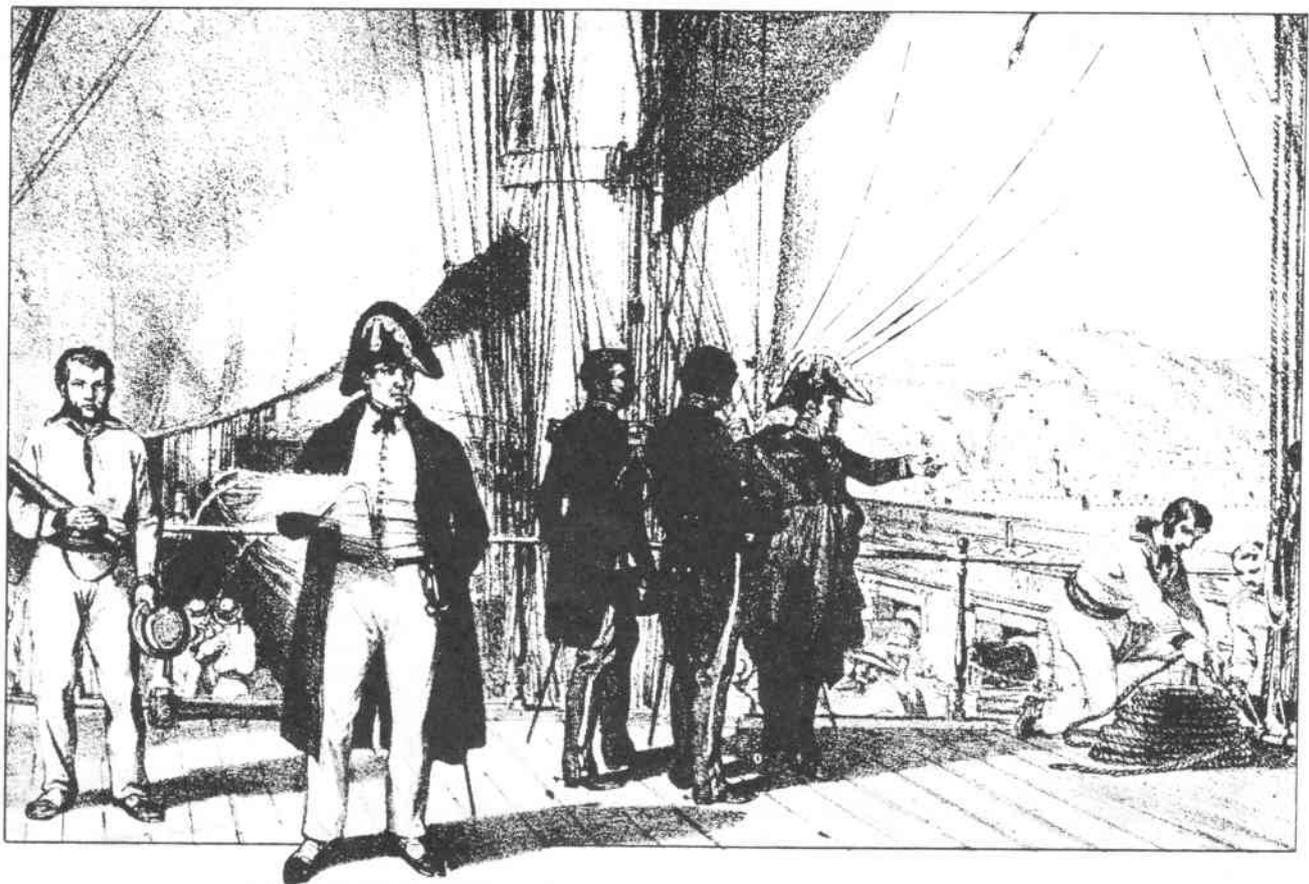
Nous nous remîmes en route vers le midi; on venait de parler à aller au mouillage, tribord-amur

vement de l'armée française à Sidi-Ferruch



rs mélancolique, celle qui
cord de la mer et du vent!
ux! Pendant toute notre
pour voisin, à un quart
e gros trois-mâts *les Trois-*
-mâtillon avec un drapeau,
-major; la musique avait
-sonnel, et chaque jour, à
-fimes régales de jolis airs
-tôt un agréable assaison-
-que nous préparait assez
-s, notre digne cuisinier
-ton échappé il y a bien
-raison de quelque hidalgo
-ade, et qui, depuis qu'il
-peu oublié les bons prin-
-musiques ne s'en tinrent
-éra-comique; elles jouèrent
-me pressant: on voyait la
-Alger au pas de charge,
-uets dehors! Alors nous
-ellaise! ce doit être un
-mer que la *Marseillaise*

loient sur la dunette de
e encore? Le cœur nous
te les longues-vues et le
allons pas nous tromper;
as du convoi de se tenir
x bâtimens de guerre de
mbat, et de se préparer



A bord du navire amiral devant Alger, l'amiral Duperré, à gauche, et le général de Bourmont, à droite.

un moment de grande
des cris témoignant sans
de la nouvelle causait à
avons pas de branle-bas
petit bâtiment de trans-
-nocens canons, propres
-dre un bruit de détresse
-étranger. Nous étions au
-rés dans la direction du
-stinuâmes à nous tenir
-luttant contre le coule-
-de l'est à l'ouest. La
-cupait beaucoup; j'étais
-eaupré pour l'examiner
-nous s'ouvrait une large
-enceinte de collines peu
-ette baie se dessinait,
-tagne, un triangle blanc,
-t à la mer, et dont le
-ché, par un gros clou
-qui couronne cette élé-
-ait Alger, éclairé par les
-ant; Alger, qui, vu de
-de de la barque d'un pé-
-sa promenade au large le
-enchant de la dune pour
-a de marbre, c'était le
-t quitter cette masse de
-es blanches, au milieu
-tes mosquées, et qu'une
-endait par en-haut et à
-saisait douc! je voyais
-ent! mais j'en étais trop
-toi qui fais si bien la
-; va plus vite mainte-
-Cité Guerrière, comme
-teuse, qui dans quelques
-changé de nom! Tu fends
-agement; que crains-tu?
-ame fraîche! fais jaillir

l'eau sur tes deux joues, au risque de m'en couvrir! Ne sens-tu pas que j'ai hâte de voir en détail ces rues, cette Casaba, ces fortifications, que l'éloignement me voile à demi?

Le *Federico* marchait bien, et nous approchions. L'armée, en bon ordre sur trois lignes, avait laissé arriver; elle se dirigeait vers la baie de Torre-Chica, où l'amiral allait mouiller. Nous vîmes un bâtiment demander à chasser l'ennemi. Quel ennemi? est-ce un de nos pirates fantastiques? Non, ce sera quelque bâtiment qu'on aura aperçu sous la terre, et qu'on veut reconnaître. *L'Astrolabe*, car c'est elle qui avait fait cette demande, se couvrit aussitôt de voiles, et M. de Verninac, son capitaine (celui qui est aujourd'hui dans le Nil rapportant les obélisques de Luxor), eut peut-être, pendant quelques minutes, avoir le plaisir d'un combat: il n'en fut rien. A dix heures et quart, nous entendîmes un coup de canon; c'était un signal que faisait la corvette *la Créole*, sur laquelle M. Hugon avait arboré son enseigne de commandement du convoi. On ordonnait aux bâtimens de transport de se rallier. Une heure plus tard, le convoi se dirigea à l'ouest d'Alger, laissant arriver pour aller rejoindre l'escadre. La mer changea de couleur, parce que nous approchions beaucoup de terre; elle passa de ce bleu, dont la teinte foncée indique la profondeur des eaux, au vert clair. La brise, qui avait été fraîche toute la matinée, commençait à mollir.

Nous fîmes en panne, et j'eus le loisir d'étudier la ville, qui était un peu encore à notre droite, et les environs, qui me semblèrent d'un pittoresque tout particulier. Devant nous, bien loin derrière la ligne des hauteurs qui bordent la baie d'Alger, étaient deux hautes montagnes, les premiers points de la terre que, huit heures auparavant, nous avions distingués; ces montagnes, je ne sais pas leurs noms. Mon camarade, M. Aubry-Builleul, qui avait croisé long-temps devant la ville, bloquée par MM. Colet et

Lahrettonnière, me les désigna par les lettres A et B; c'était par ces seules indications qu'elles étaient connues alors de nos officiers. Je crois qu'elles appartiennent à la chaîne du petit Atlas; elles paraissent être à douze ou quinze milles de la mer. Je dessinai, comme je puis dessiner maintenant, hélas! la montagne B: son profil ressemble à la tête d'un géant couché, le casque au front, ainsi qu'on voit des guerriers du moyen âge étendus sur leurs tombeaux. Je fis remarquer cela à un de nos passagers, en lui disant: « Voyez-vous, c'est un des Romains restés sur les rives de Carthage. » Mon homme me regarda, et se prit à rire en se moquant de moi; sans doute, il avait raison. La montagne B n'a peut-être que dans mon imagination la figure d'un guerrier gigantesque, et j'aurai eu là une hallucination classique. Dans le moment, je n'en serais pas convenu; cette idée me plaisait. L'approche de la terre africaine me rendait fou, et moi compagnon de voyage, qui ne voyait là qu'une montagne ordinaire, qui ne se souvenait pas de Carthage et ne se souciait guère des Romains, me paraissait l'être le plus froidement prosaïque du monde. Derrière les montagnes A et B, je vis avec admiration le sommet de l'Atlas brillant comme un diamant dans le ciel. J'avais eu jadis un plaisir analogue, quand, des hauteurs de la Croix-Rousse, à Lyon, je fus frappé pour la première fois de la vue du Mont-Blanc, et que, pour la première fois, je pus être remué par cet aspect; mais l'Atlas, c'était bien autre chose que le Mont-Blanc! Au reste, je n'eus garde de le montrer à mon passager positif, qui, apercevant de loin cette aiguille de glace, sur laquelle tourne le ciel bouillant de l'Afrique, se serait enveloppé dans son manteau, et m'aurait dit: « Cela fait froid! »

Nous nous remîmes en route à une heure après midi; on venait de nous signaler de nous préparer à aller au mouillage. Nous courions grand largue, tribord-amures, c'est-à-dire recevant le

vent par la droite et par-derrière; nous fîmes bientôt tout-à-fait sous Alger, à quatre milles environ, et dans nos longues-vues nous pûmes très bien reconnaître l'armement des forts. Tout le long de la côte, nous vîmes des batteries, des maisons de campagne d'une jolie apparence, des bouquets de bois, des tentes en petit nombre, et près d'elles, se promenant, des Arabes au tournoi blanc. Je n'ai pas besoin de dire qu'auprès de ces tentes je cherchai de tous mes yeux les chameaux qui nous avaient été promis; je n'en vis qu'un ou deux, encore je n'en suis pas bien sûr. Cela me fit une peine indicible. Plus près de Torre-Chica, dans une petite plaine, j'en découvris un, et cette fois je ne me trompais pas; il était à quelques pas d'un groupe d'Arabes placés là en sentinelles avancées. Il se promenait tranquillement sans s'occuper de notre arrivée, broutant ainsi que l'âne philosophe de La Fontaine, et ne s'inquiétant guère à qui il appartenait le lendemain.

Les Bédouins et les chameaux n'excitèrent pas seuls ma curiosité; près de terre était un brig de guerre anglais, qui s'était mis en panne pour nous regarder passer. Que venait-il faire là? Était-ce seulement un marin qui jouissait d'un spectacle qu'on voit rarement, quatre cents voiles réunies, quatre cents bâtimens de différentes grandeurs et de différentes formes? N'était-ce pas plutôt un émissaire venu pour savoir si, en effet, la France oserait attaquer la ville d'Hussein-Pacha, et si, dans cette entreprise, elle serait plus heureuse que lord Exmouth? Roulant d'un bord sur l'autre, légèrement soulevé par la mer, ce petit navire avait l'air d'un goéland qui guette le poisson dont il dînera, ou encore, avec ses huniers en croix, on l'aurait pris pour un railleur qui, les bras croisés, les jambes écartées, se balançant sur ses deux hanches, rit en vous lorgnant. La présence de ce brig nous contraria; je dois dire pourtant qu'en quittant Toulon, nous avions cru trouver plus qu'un

brig anglais, et que nous fûmes très heureux de ne pas faire une plus fâcheuse rencontre.

La petite tour (Torre-Chica) n'était pas loin de nous; nous gouvernions sur ce point, que nous devions doubler. A deux heures et demie, une canonade s'était fait entendre dans la baie où nous allions mouiller; les trois quarts de l'escadre étaient déjà à l'ancre, et nous crûmes qu'un engagement vif allait signaler cette soirée et mener le débarquement pendant la nuit. C'était peu de chose; les Turcs, pour assurer leur pavillon, avaient tiré quelques coups de canon auxquels on avait riposté, et lancé deux ou trois bombes, dont une avait éclaté au-dessus du vaisseau *le Dreslaw*, et blessé d'un de ses éclats le matelot Jacquin, qui boîta peut-être encore. Quand nous approchâmes de la baie de Sidy-el-Ferruch, nous eûmes un magnifique coup d'œil : tous les bâtiments de guerre étaient à leur poste de combat, mouillés sur une rade vaste, ouverte, calme au moment où ils venaient d'y entrer, mais qui dans une heure pouvait être si agitée, si dangereuse. — Elle le fut terriblement deux jours après! — Chacun d'eux portait un pavillon blanc devant et derrière, moins assurément parce qu'il était dimanche que parce qu'on était en face de l'ennemi; à la tête de son grand mât, chaque navire laissait flotter le pavillon et la flamme de couleur qui servaient à le faire reconnaître; comme un soldat arbore les couleurs de sa compagnie et le numéro de son régiment au sommet de son schako. Cette espèce de pavisoisement était d'un merveilleux effet; le rouge, le jaune, le blanc et le bleu de ces enseignes, chatoyant et se mêlant en l'air, attiraient agréablement la vue, et donnaient un aspect de fête à la rade.

Un peu avant que nous entrassions pour aller chercher notre mouillage, une embarcation de *la Créole*, portant notre camarade et ami M. Guillois, adjudant du commandant Hugon, vint nous dire d'aller jeter l'ancre entre la terre du sud et les bâtiments de guerre. Cet ordre avait de quoi nous surprendre, car nous ne comprenions pas comment on allait exposer des navires sans défense au feu des batteries que les Turcs pouvaient démasquer d'un moment à l'autre; et qu'ils avaient cachées, sans doute, tout le long de la côte, derrière les broussailles que nous voyions. Le convoi obéit cependant, ainsi qu'il devait faire; et à sept heures, nos ancres entraînant leurs chaînes, qui froissaient dans un frottement rapide et bruyant le passage des écubiers, nous fûmes fixés dans la baie de Sidy-el-Ferruch. A côté de nous était le vaisseau *le Trident*; derrière, nous avions *la Créole*, et sur notre avant se trouvaient les bombardes *l'Achéron* et *le Vésuve*.

M. Aubry-Bailleul, qui commandait une des petites subdivisions du convoi, avait fait mouiller tous ses italiens, porte-chevaux comme nous, à la distance de sa parole.

Déjà les chaloupes, les chalandes, bateaux-plats qu'on avait construits à Toulon pour le débarquement, et les grands canots, étaient à la mer; déjà de plusieurs vaisseaux y étaient descendues les troupes de la division d'avant-garde, le sac au dos, le fusil à la main, la coiffe de toile blanche sur le schako. Une partie du matériel était disposée aussi à aller à terre. Ces préliminaires n'eurent pas de suite; les soldats remontèrent se déséquiper, et le débarquement fut remis au lendemain matin. J'ai entendu reprocher à M. de Bourmont de n'avoir pas, dès le 13 au soir, pris le poste de la Torre-Chica pour faire un point d'appui au débarquement; je ne suis pas assez bon militaire pour prononcer sur le mérite de cette critique. Ce que je sais, c'est que cette imprévoyance n'eut point de conséquences fâcheuses; les Turcs nous laissèrent fort tranquilles.

La soirée était superbe; le soleil se coucha au milieu de splendeurs qui sont inconnues à nos climats tempérés. L'azur du ciel se teignit de rouge; et ce violet, mêlé à de larges bandes d'or dans lesquelles s'enchaînaient quelques petites nanges reflétés de pourpre et d'orangé, fit place à la teinte verte la plus délicate, la plus transparente; puis tout cela disparut, et sur l'indigo de la coupole immense d'où, par gouttes imperceptibles, impalpables, mais cependant nombreuses et pressées, tombait une rosée froide et pénétrante, la nuit sema des millions de brillantes étoiles, que je contemplai avec un bonheur d'enfant. Je compris alors tout ce qu'il y avait eu pour moi jusque-là d'inintelligible dans la poésie de l'Orient, et je regrettai de n'être ni peintre ni poète; car je sentis qu'il me manquait un instrument pour rendre jamais ce dernier tableau d'une des plus belles journées que j'aie encore rencontrées dans ma vie, qui n'a pourtant pas été sans hasards, sans émotions, sans jouissances pittoresques.

La nuit fut longue, bien que nous ne l'eussions commencée que fort tard; à quatre heures, elle était finie. J'avais eu le cauchemar : l'Afrique m'avait pris au cœur et au cerveau; l'Atlas, Alger, la côte, l'escadre manœuvrant, l'escadre au mouillage, le soleil couchant, les feux étincelans des étoiles, les Bédouins, le brig anglais, les chameaux, et enfin deux fantômes qui passaient sans cesse au grand trot dans mon rêve, deux Arabes enveloppés de leurs manteaux blancs, montés sur des chevaux noirs, petits, et

vifs comme la balle d'un pistolet, qui, à l'heure du crépuscule, avaient apparu sur le sable du rivage, que nous avions vu tous, et qui m'avaient fait l'effet d'une fascination magique; tout cela, confusément reproduit, avait pesé sur mon sommeil. Un coup de canon me réveilla tout-à-fait; depuis une heure le débarquement des troupes s'opérait. La fortune se déclara pour la France; aucun accident ne troubla cette grande et difficile opération, dont nos marins s'acquittèrent avec un zèle, une intelligence, qu'on ne saurait s'imaginer quand on n'a pas été là pour les apprécier. Le ciel pur, la mer calme, l'activité des matelots, l'ardeur des soldats, quelques pièces de canon seulement pour s'opposer à notre prise de possession des avant-postes de la Régence, et en moins de douze heures ce fut une affaire finie. Après les hommes, les chevaux et le matériel. Avant la fin de la journée, deux cents chevaux couraient sur la grève, heureux de ressaisir la terre, et de rendre à leurs jambes, raidies par la fatigue et le roulis, un peu d'élasticité et de vigueur : on aurait dit, à les voir emporter leurs conducteurs, qu'ils sentaient que cette terre sur laquelle on les amenait était celle des coursiers rapides. Outre les chevaux, un parc considérable d'artillerie, des munitions, des objets de campement, les baraques pour les boulangers, les ambulances, que sais-je? Si bien que le 15 juin, à midi, la ville de Torre-Chica, dont presque toutes les maisons étaient de petits abris de feuillage, avait des rues, des places, des quartiers, et déjà une ligne de fortifications presque achevée. J'avais mis le pied sur le plateau de Sidy-el-Ferruch quand il était encore orné de ses hauts aloès, de ses épaisses raquettes, de quelques gros térébinthes; la hache du sapeur changea tout cet aspect deux heures après : il ne resta debout qu'un ou deux arbres au pied du quartier-général, et un palmier à la porte de la tente de M. l'intendant-général Dénicé.

La guerre avait commencé à l'heure du débarquement; nos soldats et nos officiers y furent d'une bravoure remarquable. Le général Berthezène y mérita l'estime de toute l'armée. M. de Bourmont eut le malheur d'y perdre un de ses fils, jeune homme aimé de tous ceux qui le connaissaient. Le bulletin dans lequel le général en chef, le père, raconte cet événement cruel est assurément le plus beau morceau de style auquel ait donné lieu cette campagne si remarquable. On a presque honte d'avoir écrit quelques pages sur l'expédition d'Alger, quand on se rappelle ces dix lignes admirables de sensibilité et de convenance dans la douleur.

A. JAL.



Entrée de l'armée française dans Alger